

Yad Vashem

Le Lien Francophone

Jérusalem, avril 2020, no 69



**WORLD
HOLOCAUST
FORUM 2020**

Remembering the Holocaust
Fighting Antisemitism

**Forum international sur la Shoah :
"Se souvenir de la Shoah,
lutter contre l'antisémitisme"**

Retour sur un événement sans précédent (Pages 2-4)

En Couverture :

Yad Vashem, au cœur de la carte du souvenir



Reouven Rivlin



Moshé Kantor



Avner Shalev



Charles, prince de Galles



Benjamin Netanyahu



Emmanuel Macron



Frank-Walter Steinmeier



Michael Pence



Rav Israel Lau



Vladimir Poutine



5e Forum international sur la Shoah : retour sur un événement sans précédent

Le 23 janvier 2020, 47 leaders des nations (dont 26 présidents, 4 rois et 4 Premiers ministres) répondaient présents à l'invitation du président d'Israël Reouven Rivlin pour se réunir à Yad Vashem, à l'occasion du 5e Forum international sur la Shoah : "Se souvenir de la Shoah, lutter contre l'antisémitisme". Ce rendez-vous fort et symbolique, initié par la Fondation pour le Forum international sur la Shoah de Moshé Kantor et venu marquer le 75e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, était placé sous les thèmes de la mémoire, de l'introspection et de l'engagement.

La mémoire, celle de la Shoah, de la volonté d'extermination du peuple juif mise en place par les nazis et qui a coûté la vie à 6 millions de femmes, d'hommes, dont 1.5 million d'enfants. En se rendant en nombre à Jérusalem, les têtes couronnées, présidents, ministres d'Europe, des Etats-Unis et d'Australie ont rappelé sur la scène internationale ce processus de destruction de masse mû par les vellétés antisémites des hommes du Reich. Se souvenir pour bâtir des remparts contre l'oubli et honorer la mémoire des disparus.

"Ici, à Yad Vashem, brûle la flamme éternelle en souvenir des victimes de la Shoah. Ce lieu nous rappelle leur souffrance. La souffrance de millions de personnes. Et il nous rappelle leur vie, chaque vie individuelle", a ainsi déclaré le président allemand. Frank-Walter Steinmeier avait été invité à s'exprimer lors du Forum, en raison de la responsabilité de son pays dans la Shoah et son implication dans la lutte contre l'antisémitisme.

Le discours prononcé par le dignitaire allemand n'est pas passé inaperçu. Après avoir récité, en hébreu, une bénédiction juive pour remercier le Créateur de cet événement sans précédent, il a rappelé, à maintes reprises, les exactions commises à l'encontre des Juifs par son peuple, soulignant que "cette terrible guerre, qui a coûté bien plus de 50 millions de vies, a été menée par mon pays".

Le président français a lui aussi délivré une allocution empreinte d'une volonté farouche de témoigner. Rappeler les faits, les marteler presque, comme pour lutter contre l'obscurantisme et tenir tête au négationnisme : "Tout ceci est vrai. Tout cela s'est passé. Alors oui, tout garder, tout retranscrire, les mots, les gestes, les regards, les soucis, pour tout transmettre." Et Emmanuel Macron de rendre hommage à Yad Vashem, reconnaissant la responsabilité morale



Fanny Ben-Ami, rescapée de la Shoah, au micro de France 24 lors du Forum international



Plus d'une centaine de rescapés étaient invités au Forum sur la Shoah pour témoigner devant la presse



Le centre de presse mis en place par Yad Vashem : plus de 400 journalistes du monde entier ont été accrédités

et le sens de l'institution : "Il y eut des mémoires et des histoires. Et il fallait un nom, et ce fut Yad Vashem. Ici sont conservées les traces du martyr et de l'héroïsme. La mémoire du mal radical et de cet esprit de résistance. C'est pour cela que l'Holocauste ne saurait être une histoire que nous pourrions manipuler ou utiliser ou revisiter".

La Shoah, le dénominateur de la mémoire

Des mois de préparatifs, des semaines de travaux, pour dresser un chapiteau capable de contenir une prestigieuse assemblée de 800 personnes, constituée de chefs d'Etat, de ministres, de têtes couronnées, mais aussi de rescapés de la Shoah. Le temps d'une journée, la place du Ghetto de Varsovie était sublimée, drapée d'un manteau d'honneurs et de lumière.

Ce 23 janvier dernier, Yad Vashem s'est donc retrouvé au cœur de la carte du souvenir. Et la Shoah devenait le dénominateur commun de la mémoire, désormais commémorée par le monde entier, "alors qu'elle était passée sous silence il y a encore 40 ans", rappelait **Serge Klarsfeld**, qui s'est félicité "de voir l'émergence d'une volonté commune et forte de combattre l'antisémitisme, même dans les pays occidentaux où ce fléau représente une menace et peut conduire à la mise à mort de la démocratie".

Et de fait, en se réunissant en ce lieu symbolique qu'est Yad Vashem, les grands de ce monde ont affirmé leur engagement conjoint à lutter contre l'antisémitisme pour assurer un avenir meilleur aux générations futures, répondant ainsi à l'appel d'**Avner Shalev**, président de Yad Vashem : "Le souvenir doit se traduire en acte ! L'antisémitisme et toutes les formes de racisme ne seront jamais réduits au silence ! La lutte contre l'antisémitisme actuel requiert des mesures locales, nationales et internationales".

Un message largement relayé par la presse internationale. Parallèlement à la cérémonie officielle, ponctuée de discours, interludes musicaux et courtes vidéos, l'Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah était reconvertie en vaste centre de presse : 400 journalistes étaient accrédités pour couvrir la rencontre, retransmise en direct et en 6 langues dont en français, sur le site Internet de Yad Vashem, Facebook et Youtube. A leur disposition, des experts de Yad Vashem, venus répondre à leurs questions mais aussi des rescapés de la Shoah, pour témoigner de leur histoire, dans plusieurs langues.

Répartis sur les 3 étages du bâtiment, des médias du monde entier ont ainsi pu suivre les discours du président d'Israël **Reuven Rivlin** : "Ensemble, nous continuerons à lutter contre l'antisémitisme et le racisme, à combattre le négationnisme, à éduquer nos fils et nos filles" ; du Premier ministre **Benjamin Netanyahu**, qui a promis que l'Etat d'Israël ferait tout pour qu'il n'y ait pas une autre Shoah : "Il y a des signes d'espoir, et cet extraordinaire rassemblement en est un" ; du co-organisateur de l'événement et président de la Fondation pour le Forum international sur la Shoah, **Moshé Kantor** qui a rappelé le fort nombre de Juifs se sentant menacés dans leur pays de naissance européens : "Ensemble, nous planterons les graines de la foi et de la confiance, pour que nos prières quotidiennes de salut soient exaucées".

"Je n'avais plus de nom, qu'un numéro"

Egalement invités à s'exprimer, les représentants des 4 pays Alliés venus libérer l'Europe de la tyrannie nazie. Aux côtés du président **Macron**, le vice-président américain, **Michael Pence**, le président



De gauche à droite : Dorit Novak, directrice générale de Yad Vashem, Miry Gross, directrice du Bureau francophone, Leah Pizar et Shaya Ben Yehuda, directeur des Relations internationales



De gauche à droite : Miry Gross, Herbert et Anita Winter.



De gauche à droite : Leah Pizar, Miry Gross, Thierry Librati

russe Vladimir Poutine et le Prince Charles de Galles ont pris la parole pour rappeler que la Shoah ne doit jamais être considérée comme un simple fait de l'histoire et que nous devons, toujours, continuer à nous souvenir, nous interroger, nous indigner en songeant à cette sombre période et de l'importance de l'enseignement pour éduquer les jeunes générations.

Parmi les discours qui ont marqué l'assistance, incontestablement aussi celui du Rav Israel Lau, ancien Grand-Rabbin ashkénaze d'Israël, actuel Grand-Rabbin de Tel-Aviv et président du Conseil de Yad Vashem. Rescapé de la Shoah, il a été déporté à Buchenwald à 7 ans et demi : "Je n'avais plus de nom, qu'un numéro, quel crime avais-je pu commettre ? Comment pourrais-je oublier ?", s'est-il interrogé avec émotion devant la prestigieuse assemblée.

Pour ponctuer les commémorations : l'allumage de la flamme du souvenir par deux rescapées, suivie du dépôt de gerbes des leaders des nations, de la prière du Kaddish lue par un survivant, et de l'hymne national israélien, l'Hatikva, en présence des 47 dignitaires réunis sur scène.

"Les seuls remèdes, à long terme, sont la transmission et l'éducation"

En marge de cette importante cérémonie, le département des relations internationales de Yad Vashem avait convié certains de ses amis à prendre part au Forum. Miry Gross, directrice du Bureau francophone a ainsi eu l'honneur d'accueillir Anita et Herbert Winter venus de Suisse, mais aussi David de Rothschild, le président de la Fondation pour la Mémoire pour la Shoah ; Joël Mergui, le président du Consistoire de France ; Serge Klarsfeld, qui avait fait le déplacement accompagné de sa femme Beate et de son fils Arno, sans oublier Pierre-François Veil, le président du Comité français pour Yad Vashem. Ce dernier s'est félicité "de la présence de tant de pays ici, à Jérusalem, 75 ans après la libération des camps. Cela montre que le combat pour la mémoire n'a pas été vain et que le monde entier se souvient de la Shoah". Et de revenir sur un souvenir personnel : "Il y a 15 ans, le 27 janvier 2005, j'accompagnais maman [Simone Veil] avec le président Jacques Chirac à Birkenau. C'était un symbole particulièrement fort. Aujourd'hui, je suis en Israël. Maman serait très fière et très heureuse de voir autant de chefs d'Etat pour ce grand événement qu'est le Forum, ici à Jérusalem."

Venus représenter la deuxième génération des rescapés de la Shoah, **Thierry Librati**, fils de feu Maxi Librati survivant d'Auschwitz, fidèle soutien de Yad Vashem tout au long de sa vie ; ou encore Leah Pizar, la fille de **Samuel Pizar**, rescapé de la Shoah,

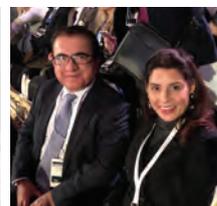
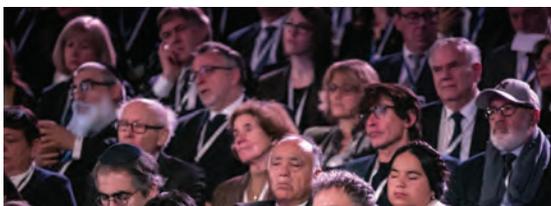
premier président du Comité français, auteur du Kaddish mis en musique par Leonard Bernstein et fervent artisan de la lutte contre l'oubli, jusqu'à sa mort.

La veille de la rencontre internationale, un dîner avait été organisé au Carlton de Tel-Aviv, par le département des relations internationales. L'occasion de remercier cette amitié indéfectible si importante à l'institution pour mener à bien sa mission. Leah Pizar, éloquente oratrice dans la digne lignée de son père, a ainsi offert à l'assistance un discours particulièrement éloquent : "Les seuls remèdes, à long terme, sont la transmission et l'éducation. Je voudrais saluer le travail extraordinaire accompli par Yad Vashem dans ce domaine. Son musée, ses archives à couper le souffle, son école et son formidable programme de séminaires de formation. Je ne sais pas comment vous faites tout cela, mais cela me rassure de savoir que vous le faites."

Celle qui continue à arpenter les scènes du monde entier pour présenter le Kaddish de son père et perpétuer sa mémoire a conclu son allocution en lançant un appel à l'action : "Nous n'avons pas le choix. Quelle que soit la rudesse du monde, nous nous engageons à être vigilants, à enseigner à nos enfants à défendre ce qui est juste"... Et Leah Pizar de rendre un vibrant hommage au président de Yad Vashem : "Veuillez-vous joindre à moi pour saluer le travail exceptionnel d'Avner Shalev et de son équipe dévouée, en nous engageant à soutenir leur mission, envers et contre tout, dans le futur".



Allocution de Leah Pizar



Membres de la délégation française invités au Forum international sur la Shoah

Un héritage pour la mémoire

Laisser un Héritage : transmettez votre histoire de génération en génération et assurez-vous que votre soutien à Yad Vashem se perpétue.

La Mémoire de la Shoah demeurera toujours un élément important pour garantir la continuité du peuple juif. Dans un monde qui prône trop souvent l'amnésie collective pour s'affranchir de ses responsabilités, la tradition juive, au contraire, encourage la fidélité au souvenir des disparus et la prise en compte des leçons du passé pour l'amélioration constante du monde confié aux nouvelles générations.

Grâce à votre testament en faveur de Yad Vashem vous assurez la pérennité des leçons de la Shoah comme une boussole morale pour l'humanité, et vous garantissez l'intégrité de l'histoire de la Shoah face au négationnisme, à l'indifférence et à la banalisation du crime. Votre legs permettra d'enseigner aux générations futures, la fragilité de la liberté et la responsabilité personnelle de chacun dans la sauvegarde des valeurs humaines et de l'humanité elle-même.

Faciliter les démarches

Le service dons et legs de l'État d'Israël, créé il y a plus de vingt-cinq ans, fonctionne sur la base de la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israélien, qui accorde l'exonération totale à l'État d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. A l'Ambassade d'Israël à Paris, il existe une antenne du service des dons et des legs en lien avec des notaires, avocats, commissaires-priseurs, fiscalistes, et qui répond aux particularités de chaque dossier en vous accompagnant dans toutes les démarches pour la rédaction d'un testament ou d'un don en faveur de Yad Vashem

La mission du service est également d'assurer la liquidation des successions dans le strict respect des volontés du testateur et sous le contrôle de ses autorités de tutelle. Lorsqu'un testament lui est attribué, l'État a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place par l'association bénéficiaire et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. L'État ne se rémunère pas, les sommes recueillies sont intégralement reversées sans qu'aucun frais ni aucune commission ne soient prélevés. Il est à souhaiter que les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, sauront apprécier l'importance de léguer à Yad Vashem, après "cent vingt ans", les marques de leur attachement et du devoir accompli.

Pour toute information confidentielle sur les modalités de rédaction de votre testament ou de legs veuillez nous contacter : Bureau des relations avec les pays francophones, le Benelux, l'Italie et la Grèce – Yad Vashem POB 3477 – 91034 Jérusalem – Tel : +972.2.6443424 – Fax : +972.2.6443429 Email : miry.gross@yadvashem.org.il –

**“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance”
(Baal Shem Tov)**



"Je leur donnerai un nom éternel, Qui ne périra pas" Ésaïe 56 3602 noms sur le mur des déportés juifs de Nice

Le 30 janvier dernier, dans le cadre de la Journée internationale à la mémoire des victimes de la Shoah, un nouveau mémorial a été inauguré à Nice. Il s'agit du Mur des noms des Juifs, raflés sur la côte d'Azur et partis depuis Nice vers les camps de la mort, où la plupart d'entre eux seront assassinés. A son actif : 3 602 noms et prénoms, et, pour les enfants de moins de 18 ans, leur âge. Le mur comporte également un texte introductif et historique de Serge Klarsfeld expliquant le contexte de la persécution des Juifs dans cette région.



Le Mur des noms des Juifs raflés sur la côte d'Azur, à Nice

Serge Klarsfeld est à l'origine de la classification des noms des déportés juifs de France, par convoi. Entre 1942 et 1944, près de 79 convois sont partis de France, chargés de Juifs, à destination d'Auschwitz et d'autres camps d'extermination.

Parmi eux, le tristement célèbre convoi du 31 août 1942 au départ de Nice. A son bord : 560 déportés juifs. Tous ont été arrêtés par la police française lors de la rafle du 26 et 27 août 1942, planifiée par le maréchal Pétain et rassemblés dans la caserne Auvare à Nice. 66 d'entre eux sont originaires de Monaco, alors sous occupation italienne. En sa qualité d'aumônier, le Rabbin Léon Berman peut rendre visite aux détenus à la caserne Auvare. Il permettra ainsi à 21 enfants de s'enfuir.

Le 31 août au petit matin, le convoi part de la gare Saint-Roch de Nice. En route vers la ligne de démarcation à Chalon-sur-Saône, le train s'arrête à la gare de Blancarde à Marseille à 12h15. Lors de cet arrêt, les portes s'ouvrent - des provisions et de l'eau sont distribuées aux passagers par l'UGIF (Union générale des Israélites de France). Le convoi s'ébranle à Drancy le lendemain matin.

Marguerite Frankfurt-Feigel et sa fille Monique, 3 ans, font partie de ce convoi. Alors internée à la caserne Auvare, la mère écrit une lettre à un destinataire inconnu le suppliant de secourir sa fillette :

« Pour mon malheur, on m'a internée avec la petite Monique ici à Nice dans une caserne. Où se trouve mon mari, je n'en sais rien, car je ne connais pas son adresse [...] je vous supplie de prendre Monique chez vous, bien qu'il m'en coûte atrocement de me séparer de mon enfant bien aimée [...] »

Marguerite Feigel écrira une deuxième lettre, qu'elle jette du train près de Lyon :

« Je suis à Lyon, partie pour le grand voyage vers l'inconnu. Je veux remettre la petite Monique entre vos mains par l'intermédiaire de quelqu'un qui retourne à Nice. Si ce n'est pas possible, je vous prie, Madame, prenez ici sur place tout de suite contact avec le rabbin ou l'Aide Sociale ou alors venez immédiatement chercher ma pauvre Monique. Je vous en supplie. »

Malheureusement, ses efforts pour sauver sa fillette de la déportation resteront vains. Une semaine après leur arrivée à Drancy, Monique et Marguerite Feigel seront déportées vers Auschwitz-Birkenau.

Désormais, le souvenir des déportés juifs de Nice sera à jamais commémoré grâce au Mur des noms des Juifs, raflés sur la cote d'Azur.

Fruit du travail du Comité Français pour Yad Vashem et de la Ville de Nice, et grâce au soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, ce mémorial est adossé à l'un des murs extérieurs du plus vieux cimetière juif de Nice, situé à proximité de la stèle honorant les Justes parmi les Nations. Il s'intègre ainsi au parcours mémoriel déjà existant, sur un site très fréquenté.

Son inauguration s'est déroulée en présence de Beate et Serge Klarsfeld, de Pierre-François Veil, président du Comité Français pour Yad Vashem, de Daniel Wancier, délégué régional du Comité, d'Alain Leray, représentant de la SNCF, et du maire de la ville, Christian Estrosi. Avec, en point d'orgue, un vrai moment d'émotion quand, recouvert de trois talith (châles de prière), le mur a été dévoilé aux invités par des enfants.



Plaque à la mémoire des déportés juifs, dévoilée en présence de Pierre-François Veil (à droite) et Serge Klarsfeld.

A ce jour, Yad Vashem a reconnu 63 Justes parmi les Nations en Corrèze

Trois couples ont été honorés à Tulle le 3 février dernier



Cérémonie de reconnaissance de Justes parmi les Nations de 6 Corrèziens, à Tulle

Le 3 février dernier, six Corrèziens ont reçu à titre posthume, la distinction de Juste parmi les Nations. Retour sur les grandes lignes de la Shoah en Corrèze.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, ce département du Sud-Ouest de la France ne compte que peu de Juifs. Mais, avec la défaite de 1940 et le début de l'occupation nazie, beaucoup seront nombreux à venir s'y installer : la Corrèze se trouve en zone libre, jusqu'en novembre 1942, date à laquelle la France est envahie par les Allemands et les Italiens. Pour autant, elle ne sera pas exempte de rafles et de déportations.

La région recense un foyer de résistance active, notamment grâce à son terrain montagneux favorable au maquis. Parmi ces hommes de l'ombre, un nombre conséquent de résistants juifs. Les premières actions sont mises en place dès 1940, avec la distribution de tracts. Puis, en 1941, se créent les célèbres mouvements Combat et Libération qui voient le jour dans les villes de Brive et de Tulle. S'ensuit alors le premier acte de sabotage : l'explosion à la dynamite de la centrale électrique d'une usine de moteurs d'avions, à Ussel.

En 1942, à Tulle, une section de l'Armée secrète parachute des armes sur le terrain.

Henri Bergeal, natif de la ville, sera le premier résistant limousin arrêté par les Allemands le 24 décembre 1942, alors qu'il tente de passer la frontière espagnole pour rejoindre l'Afrique du Nord. Il sera déporté dans le camp d'Oranienbourg-Sachsenhausen, en Allemagne.

Les années suivantes, les actes de sabotages se font réguliers et s'étendent sur tout le territoire corrézien. Plusieurs groupes de maquisards s'organisent et se déploient pour combattre l'occupant. Face aux actes de résistance accrus, l'armée allemande prend de terribles dispositions. Elle détruit plusieurs villages et y perpètre des massacres. Ce sera le cas à Ussel, Tulle ou encore Oradour-sur-Glane, en Haute-Vienne.

Au printemps 1944, après avoir subi de lourdes défaites, la 2e division blindée SS « Das Reich » est mise au repos dans la région de Montauban pour lui permettre de se reconstruire. Mais certains de ses éléments participent à des opérations de représailles contre

les populations civiles. Entre mai et début juin 1944, des unités de la Das Reich s'illustrent par des fusillades, déportations, prises d'otages, assassinats de nombreux civils, hommes, femmes, enfants.

Puis, le 9 juin, alors que le débarquement a eu lieu en Normandie deux jours plus tôt, la sanguinaire division SS lance le massacre de Tulle en représailles aux actions menées par la résistance. Les hommes du Reich entrent dans la ville et exécutent 99 hommes en les pendant aux balcons et aux réverbères. Le lendemain, le 10 juin, l'horreur recommence. A Ussel, 47 résistants français seront abattus par les tirs de la garnison allemande. Et le même jour, à Oradour-sur-Glane, un détachement de Das Reich massacre 642

personnes : il s'agit du plus grand massacre de civils commis en France par l'armée allemande.

3 couples, 6 Justes

Mais dans cette noirceur absolue, quelques étincelles d'humanité sont à mentionner. La Corrèze compte 63 Justes parmi les Nations, un nombre important au regard d'autres départements français.

Parmi eux, trois couples se distinguent par leur courage : Marie-Louise et Adrien Bouyssou, Marguerite et Victor Aubertie, et Rose et Julien Bouyou. Tous ont caché et sauvé des vies juives, à Tulle et Argentat-sur-Dordogne. C'est grâce à Adrien Bouyssou, alors secrétaire de mairie, que les six membres de la famille de Mendel Schiffman ont pu être sauvés, cachés jusqu'à la fin de la guerre par les Aubertie et les Bouyou.

Autres Juifs, qui ont pu traverser la Shoah grâce à la solidarité corrézienne : Emmanuel Berl, son épouse Mireille Hartuch, ainsi que la mère et la sœur de Mireille, qui doivent leur salut à Julien et Rose Bouyou d'Argentat.

C'est donc à ces 6 héros que la ville de Tulle a souhaité rendre hommage le 3 février dernier, sous la houlette de son maire, Bernard Combes, fier de voir à quel point la transmission de la mémoire prend un accent tout particulier dans la ville martyre. Aussi présent, l'ancien président de la République, François Hollande, également ancien maire de Tulle et ancien président du Conseil régional de Corrèze qui a souligné, en hommage aux trois couples décorés : « C'est un courage qui se donne sans contrepartie, c'est cela qui fait le geste pour l'humanité. »

Pour sa part, Gérard Benguigui, délégué du Comité Français pour Yad Vashem, a rappelé le sens de cette haute distinction civile israélienne et tenu à saluer « l'esprit de liberté et de résistance des Corrèziens, qui ont hérité de leurs aînés ces vertus de courage et de respect de l'autre ».

Enfin, Eliane Turkeltaub, descendante de la famille Schiffman a déclaré : « Il y a nécessité à garder la mémoire de leurs actes de sauvetage. Ils se sont engagés pour protéger notre famille, mettre à l'abri enfants et parents. Il faut transmettre ce témoignage de courage et de fraternité aux générations futures. »

Eduquer et transmettre

"Lors de mon retour, je ne considérais plus seulement Yad Vashem comme un lieu de mémoire, mais aussi comme un lieu d'espoir et de résistance à la barbarie"

Témoignage de Laurys le Marrec, enseignant, au retour d'un séminaire de Yad Vashem

Enseignant et formateur, Laurys le Marrec travaille dans un lycée professionnel d'Issoire. Le séminaire qu'il a suivi à Yad Vashem a tout d'abord constitué une belle aventure humaine par la rencontre avec d'autres enseignants du primaire, de collège, de lycée de disciplines différentes (histoire, philosophie, arts plastiques) originaires de la France entière. L'occasion d'aborder la question de la Shoah sous des angles et des problématiques très différents et de partager des moments particulièrement chaleureux.

Selon lui, la force de ce séminaire est de ne pas se cantonner à expliquer la Shoah mais de l'intégrer dans un continuum culturel abordant l'histoire juive, la pensée juive, les modes de vies et la religion. Cet apport culturel permet des pistes pédagogiques nouvelles. Parmi elles, la plus importante est de ne pas aborder les victimes seulement en tant que victime mais bien en tant qu'être humain inscrit dans une société et une culture avant la Shoah, mais aussi après. Il s'agit alors de se mettre dans la perspective des Juifs qui ont vécu cette période.

Laurys le Marrec a également salué les nombreux témoignages qui ont été fournis et permettent d'étoffer cette approche pédagogique : « L'apport scientifique a été conséquent, et a dépassé les frontières de l'histoire pour s'inscrire dans les arts, la musique, la littérature, la philosophie, la psychologie donnant une approche multi disciplinaire. L'approche psychologique a permis de rendre compte du traumatisme pour les survivants mais aussi pour les générations futures. »



Le groupe du séminaire de formation à Yad Vashem, Jérusalem

Et de poursuivre : « Yad Vashem est un lieu où se côtoient les mémoires des 6 millions de juifs assassinés, des communautés disparues et celle des Justes parmi les Nations. Lors de mon retour, je ne considérais plus seulement Yad Vashem comme un lieu de mémoire, mais aussi comme un lieu d'espoir et de résistance à la barbarie. Les précieux documents pédagogiques qui m'ont été remis m'ont déjà permis d'élargir la perspective de mes interventions. »

Pour Laurys le Marrec, Yad Vashem est un lieu de mémoire en constante évolution grâce aux recherches qui y sont effectuées pour recenser les victimes et les Justes parmi les Nations.

Parmi les suggestions de l'enseignant à l'issue du séminaire : travailler sur des exemples à proximité du lieu de l'établissement dans lequel il travaille, trouvés sur le site de Yad Vashem. Ou créer une exposition à partir des affiches de la pochette *Au-delà des apparences*, offertes par Yad Vashem lors du séminaire.

Jojo Rabbit, une œuvre bénéfique à consommer avec précaution

Pour les 30 ans du Comité Français pour Yad Vashem, son président Pierre-François Veil a invité bénévoles et amis de Yad Vashem à l'avant-première du film « Jojo Rabbit », le 19 janvier dernier.

Avec cette œuvre burlesque qui dénonce la supercherie de la propagande nazie, le réalisateur et scénariste néo-zélandais Taika Waititi, de culture maorie par son père et juive ashkénaze par sa mère, appréhende de façon originale la période sombre de la Seconde Guerre mondiale. « Jojo Rabbit est à mes yeux un moyen de rappeler que nous devons apprendre à nos enfants la tolérance et à ne jamais oublier que la haine n'a pas sa place en ce monde. Les enfants ne naissent pas avec la haine en eux, ils y sont formés. Il est essentiel de continuer à trouver de nouveaux moyens inventifs de raconter aux jeunes des générations futures l'horrible histoire de la Seconde Guerre mondiale, encore et encore... le rire constitue un relais entre l'horreur la plus insupportable et notre capacité à la concevoir. Il neutralise le tragique, le déleste de son poids », a-t-il déclaré. Dans cette satire de la Hitlerjugend (Jeunesse hitlérienne),

le personnage principal, Jojo, est un charmant blondinet allemand de 10 ans, endoctriné, imprégné d'un nationalisme et d'un antisémitisme aveugles.

Pour autant, cette fable antinazie ne doit pas nous faire oublier la réalité des événements. Notre rôle de pédagogues, à Yad Vashem, est aussi de rappeler que cette intrigue fictive n'est pas une reconstitution fidèle de la vérité historique. Si Yad Vashem, motivé par sa mission d'éducation et d'enseignement, met tout en œuvre pour s'adresser aux jeunes générations, il tient aussi à insister sur l'importance de diffuser un contenu cohérent et pertinent, loin des pièges de l'illusion qui peuvent vite mener à la falsification.



Le 9^e arrondissement de Paris se souvient et rend hommage aux Justes parmi les Nations décorés par Yad Vashem

Le 27 janvier dernier, à l'occasion du 75^{ème} anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz, une plaque était déposée à Paris pour commémorer les Justes parmi les Nations du 9^e arrondissement.

« Ce sont eux qui nous ont montré le chemin, en incarnant la France dans ce qu'elle a de plus grand et de plus beau. Dans ses valeurs inaliénables, qui font notre fierté. Ils ont choisi délibérément de désobéir. Par humanisme, ils ont risqué de tout perdre pour protéger la vie de leurs voisins, de leurs amis et parfois même d'inconnus », déclarait ainsi la maire, Delphine Bürkli, qui a procédé au dévoilement de la plaque. Chacune de ces histoires de sauvetage, synonymes de courage et d'abnégation, sera également transmise par le biais de différents supports aux habitants de l'arrondissement.

La plaque est apposée sur un mur de la mairie, face aux noms de ceux morts pour la France. Un beau symbole.

Parmi les noms gravés, ceux d'Anna, Raymond et Filomeno Barone, reconnus Justes par Yad Vashem, en février 2012 pour avoir sauvé Marcelle Elephant. Immense tristesse et fierté. Tels sont les sentiments exprimés par Patrick Barone, leur fils et petit-fils présent à la cérémonie.

La rencontre avec Raymond

Marcelle Elephant, a vu le jour le 1^{er} mars 1920 à Paris. Son père et sa mère, Dinah Gobolorodko, couturière, étaient originaires de Russie. Ils divorcent le 22 décembre 1925.

Dina se remarie en 1926 avec Jakob Lakhman et la famille emménage au 50 rue Labat dans le 18^e arrondissement. Marcelle fréquente alors l'école communale de la rue de Clignancourt, puis suit une formation d'employée de bureau. Son premier emploi, elle l'exerce comme secrétaire dans l'entreprise de confection de son beau-père, au 50 rue Labat. C'est dans ce quartier de Montmartre qu'un beau jour de 1940, elle rencontre Raymond et toute sa famille.

En 1941, le beau-père de Marcelle, Jakob, militant communiste et recensé juif, quitte la capitale pour se réfugier à Saint-Paulin en Haute-Loire. Là, il travaille et envoie de l'argent à sa famille pour leur permettre de survivre.

En juillet 1942, la rumeur d'une grande rafle en région parisienne se fait plus pressante. La famille de Raymond propose à Marcelle et à sa mère de se réfugier chez eux, mais Dinah refuse de laisser ses meubles et son appartement.

Le 16 juillet 1942, à 5 heures du matin, la police française frappe chez Marcelle et sa mère. La jeune fille, protégée par sa nationalité



Cérémonie de commémoration de Justes parmi les Nations dans le 9^e arrondissement de Paris

française obtenue par demande de naturalisation en 1926, voit sa mère, réfugiée et apatride, partir. Dinah sera par la suite déportée à Drancy.

Plus tard dans la matinée, Raymond Barone, qui deviendra le mari de Marcelle vient la chercher pour la conduire chez ses parents, rue des Martyrs, où elle sera totalement prise en charge. A partir du 16 juillet 1942, Marcelle habite chez ses futurs beaux-parents. Elle retire son étoile jaune sur les conseils de sa nouvelle famille. Puis, le 15 août 1942, elle part rejoindre son beau-père, en zone libre. Elle prend le train et franchit la ligne de démarcation à Chalon-sur-Saône avec le laissez-passer permanent de la sœur du passeur contacté par son beau-père.

Jusqu'à la fin de l'occupation de Paris, Anna Barone paiera le loyer de l'appartement des parents de Marcelle et viendra y récupérer le courrier, dont les lettres de la mère de Marcelle envoyées de Drancy, jusqu'à sa déportation à Auschwitz le 27 juillet 1942.

Aucun arrangement financier n'unissait la famille de Marcelle et les Barone qui ont pris de grands risques, notamment en s'acquittant du loyer.

Le 8 mai 1943, Marcelle Elephant se marie à Saint-Paulin (les bans sont publiés sous une fausse identité) avec Raymond, en présence de ses beaux-parents. Elle s'installera alors chez ces derniers jusqu'à la fin de la guerre.

« Cette cérémonie a été l'occasion d'honorer la mémoire de mes grands-parents paternels et de mon père, qui ont sauvé ma mère », a ainsi déclaré Patrick Barone. « C'est un geste pour moi très émouvant, qui a contribué à encore valoriser le courage de ma famille, dont je suis particulièrement fier. Leurs noms figurent à présent dans le 9^e arrondissement de Paris, mais aussi à Pontault-Combault en Seine-et-Marne où ma mère est décédée, car le conseil municipal a décidé d'honorer les Justes parmi les Nations de la commune. Et bien sûr au jardin des Justes du Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem. »

Expositions ready2print pour fabrication locale

ready2print est un concept innovant d'expositions muséales de qualité. Ces expositions faciles à imprimer de Yad Vashem sont conçues pour encourager le dialogue sur la Shoah, transmettre ses leçons universelles et prolonger sa pertinence dans la vie quotidienne du XXI^e siècle.



Des expositions de Yad Vashem à domicile En un clic, recevez une exposition itinérante sur la Shoah prête-à-imprimer

Lancé en 2015 par Yad Vashem, le concept ready2print est novateur : il propose des expositions itinérantes, imprimées localement, par l'utilisateur.

Ready2print consiste en des fichiers numériques envoyés gratuitement par Yad Vashem à une institution qui souhaite accueillir une exposition sur la Shoah. Le seul coût, pour l'utilisateur, se borne désormais à celui de la fabrication, c'est-à-dire l'impression locale. Le montant dépendra alors du nombre de panneaux et du support choisi (qui peut varier du roll-up plus onéreux au kappa, un matériau relativement fin). "Certains établissements scolaires, particulièrement démunis, se contentent même d'imprimer sur papier et de punaiser les panneaux", précise Rinat Pavis. "Pour nous, peu importe le mode d'utilisation, ce qui compte, c'est de diffuser nos contenus et de donner accès à nos expositions au plus grand nombre possible", note-t-elle, "nous nous réjouissons de voir que grâce à ce concept novateur et bon marché, nos expositions sur la Shoah deviennent accessibles à tous. Nous avons énormément gagné en visibilité."

Et de fait, ready2print, concept encore méconnu, tend à devenir un phénomène de grande ampleur. En 2019, Yad Vashem a envoyé quelque 300 fichiers numériques, à destination d'une trentaine de pays.

La liste est longue des utilisateurs qui ont déjà accueilli une des expositions itinérantes de Yad Vashem sous ce format. Il peut s'agir bien évidemment de musées du monde entier, d'établissements scolaires ou universitaires, de bibliothèques municipales ou nationales, de médiathèques, de centres communautaires, de lieux de culte ou de municipalités. Mais aussi d'endroits plus inattendus, comme un aéroport, "un important lieu de passage, qui permet une importante diffusion au vu du nombre de voyageurs qui peuvent contempler l'exposition", se réjouit Rinat Pavis. Pour l'heure, les deux aéroports milanais de Linate et Malpensa ont déjà tenté l'aventure.

9 expositions en 24 langues

Le département des expositions itinérantes, créé en 2014, compte à ce jour 9 expositions au format ready2print, qui se déclinent dans un total de 24 langues.

En tête de liste, Shoah, exposition phare conçue à la demande de l'ONU en janvier 2015, existe en 22 versions linguistiques. "Elle expose en profondeur ce génocide sans précédent perpétré par les nazis que constitue la Shoah, et couvre la

période qui s'étend de 1933 à 1945. Quand une institution se tourne vers nous, c'est celle que nous lui conseillons en premier lieu", explique Rinat Pavis.

Sont également disponibles : *Traits de lumières, consacrée aux femmes dans la Shoah* (en 9 langues), *l'Angoisse de la libération* (8 langues), *l'Album d'Auschwitz* (7 langues), *l'Art au cœur de la Shoah* (6 langues), *Des cieux sans étoiles, qui revient sur le sort des enfants dans la Shoah* (6 langues) ou *Besa, un code d'honneur* qui détaille le sauvetage des Juifs par des Musulmans albanais (3 langues).

Si Shoah revient en profondeur sur la volonté des nazis et de leurs collaborateurs d'annihiler le peuple juif, chacune des 8 autres expositions thématiques comporte un panneau explicatif sur la Shoah. "Il s'agit du premier panneau de l'exposition qui explique les grandes lignes de cet épisode tragique. Cette mise en contexte est très importante, elle permet au spectateur de se familiariser avec des données historiques avant de s'immerger dans un sujet plus pointu, qui peut être consacré aux femmes, aux enfants, à l'art pendant la Shoah", précise la directrice du département des expositions itinérantes.

Chaque exposition conçue en hébreu est ensuite traduite en anglais, puis dans les langues de travail privilégiées par Yad Vashem que sont l'allemand, l'espagnol, le russe et bien évidemment le français. La traduction dans d'autres langues, parfois rares, comme le coréen ou le chinois, n'est pas systématique et se fait au cas par cas, à la demande de l'utilisateur.

Chaque année, à l'approche du 27 janvier, les demandes s'intensifient en amont de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de la Shoah. En 2020, cette date symbolique a occasionné des commandes émanant d'une trentaine de pays, dont Israël, la Portugal, la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Autriche, la Finlande, mais aussi le Canada ou les Etats-Unis, ou encore des terres lointaines, et culturellement plus éloignées du sujet comme Singapour, la Corée du Sud, ou l'Inde.

D'autres initiatives sont également à souligner. Notamment celle de ce lycée européen qui a souhaité faire de la Shoah le thème de l'année 2019 et commandé les fichiers des 9 expositions disponibles, qu'il a décliné tout au long de l'année en fonction des sujets et des dates-clés : *Des Cieux sans étoiles* à l'occasion de la Journée internationale pour l'enfance, *Traits de lumières* pour la Journée internationale du droit des femmes, *Besa, Un code d'honneur* programmée pendant la



Exposition Ready2Print au Musée du bunker de Berlin



Exposition Ready2Print dans un lycée de Crète

période du Ramadan, ou *l'Art au cœur de la Shoah*, pour marquer la Journée mondiale de l'art...

En moyenne, depuis 2015, le département des expositions itinérantes met à disposition une à deux nouvelles expositions par an au format ready2print. Deux nouvelles expositions sont en passe d'être disponibles, dont en français, et de venir s'ajouter à la liste : *Il est dit-on une terre*, qui met en relief le lien des Juifs à la Terre d'Israël, avant, pendant et après la Shoah et *Le Sauvetage de Juifs* par des Juifs qui met en valeur les actions et l'héroïsme des Juifs pendant la Shoah pour tenter de contrer les plans des nazis et lutter contre les déportations.

Le Lien se propose de vous faire découvrir chacune de ces expositions ready2print au fil de ses prochaines parutions. Cette semaine, dans le sillage du mois de mars, honneur aux femmes.



Exposition Ready2Print à l'aéroport Linate de Milan, Italie

Traits de lumières

Traits de lumières s'intéresse au sort des femmes dans la Shoah. Cette exposition traite du quotidien de ces mères, filles, épouses pendant l'horreur des atrocités nazies. Quels sentiments ont-elles nourri ? Comment ont-elles cherché à se préserver, elles, et surtout les leurs ? Comment ces femmes de tous âges ont-elles réagi confrontées au mal, à la brutalité, aux innombrables difficultés auxquels elles ont subitement dû faire face ?

Cette exposition thématique aborde 9 sujets de la vie des femmes juives pendant la Shoah : l'amour, la maternité, l'aide à autrui, la féminité, les actions de sauvetage et de résistance, l'amitié, la foi, la nourriture et l'expression artistique. Chacun des 9 sujets est ensuite illustré par une (pour la version de 21 panneaux) ou deux (pour la version de 30 panneaux) histoires personnelles écrites à la première personne.

Avec, bien sûr, un pic de commandes enregistré de la part de nombre d'institutions culturelles, municipales ou éducatives, en amont de la Journée internationale du droit des femmes célébrée dans le monde entier le 8 mars. Mais cette date emblématique n'est pas la seule occasion pour revenir sur le sort et le rôle des femmes pendant la Shoah, pointe Rinat Pavis, qui note un intérêt continu tout au long de l'année pour le sujet : "Après Shoah, il s'agit de l'exposition la plus demandée. En moyenne, pour l'année 2019, elle a représenté un quart des fichiers numériques envoyés dans le cadre du concept ready2print".



Histoire

Les forces intrinsèques des femmes pendant la Shoah

Qu'ils soient de concentration ou d'extermination, les camps ont accueilli des hommes comme des femmes, soumis au même traitement de déshumanisation et de mort.

Vers la fin des années 1980 des questions commencent à jaillir sur la façon dont les femmes juives ont traversé la Shoah. Comment ont-elles vécu les camps ? Ont-elles ressenti les mêmes manques ? Une chose est sûre : de par sa nature intrinsèque, la femme n'a pas subi le monde des camps de la même façon qu'un homme. Eléments de compréhension avec Naama Shik, responsable du département Education et Technologie de l'Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah de Yad Vashem.

L'ingéniosité au féminin



Femmes en rang sur la rampe du camp d'Auschwitz-Birkenau, en attente de passer la sélection (Album d'Auschwitz)



Des prisonnières affectées aux travaux forcés dans le camp d'Auschwitz-Birkenau (Album d'Auschwitz)

quignon contre du fil et une aiguille – objets strictement interdits - pour raccommoder, à tour de rôle, les ourlets trop longs, les jupes déchirées. « Ce n'est pas totalement futile », pointe Naama Shik, « cela peut même s'avérer utile pour la survie, car dans les camps, il est important de bien paraître aux yeux des Allemands. »

Créatives, inventives, les femmes ont pu aussi se confectionner des soutiens-gorge et culottes avec les bandes de tissus récupérées en bas des robes des détenues de petites de taille. Là encore, elles prennent des risques, puisque les sous-vêtements sont proscrits.

Si les hommes vont surtout fonctionner par binôme, s'entraider sur le mode du 1 + 1, les femmes, elles, s'organisent entre communautés, par nationalité. Elles créent des réseaux d'entraide plus vastes et plus développés que ceux des hommes. Par exemple, les Françaises ont tissé des liens avec les Belges, détenues francophones ; les Italiennes, qui parlent également une langue latine ; et parfois aussi avec les Grecques, qui, comme elles, ne pouvaient s'exprimer ni en allemand, ni en yiddish - pour avoir parfois fréquenté les écoles de l'Alliance à Salonique, les Grecques maîtrisaient le français ou l'italien.

Manger ou cuisiner ?

Par nature, les femmes s'inscrivent davantage dans la sphère domestique que les hommes. La question de la nourriture en est un parfait exemple.

« Dans les camps, les hommes et les femmes ont souffert de la même façon de la faim. Ce sont des êtres humains avant tout. Mais on remarque que les femmes, par exemple, partagent plus équitablement la nourriture », pointe Naama Shik.

De là à dire que les femmes ont traversé la Shoah de manière plus morale que les hommes, comme certaines études l'avaient avancé il y a une vingtaine d'années, non, réfute Naama Shik. « Les femmes sont plus enclines à aider, à soutenir, mais on ne peut pas dire qu'elles aient été plus morales ».

Le sujet de la nourriture est récurrent parmi les préoccupations des détenus, hommes ou femmes. Chez les hommes, les conversations tournent surtout autour des repas, de l'envie de manger. Dans *Si c'est un homme*, Primo Levy raconte la souffrance de la faim, décrit



Soutien-gorge confectionné dans l'illégalité avec des chutes de tissu par des femmes détenues

Ce qui caractérise les femmes, selon Naama Shick, c'est leur instinct ou leur stratégie de survie, qui se manifeste par une plus grande capacité à vivre ensemble. « Dans les camps, les femmes sont plus solidaires, se serrent les coudes. Elles vont par exemple s'échanger les vêtements distribués arbitrairement par l'intendance du camp, en fonction de leur morphologie, de leur taille et de leur poids. Ce que les hommes ne penseront pas à faire », explique-t-elle.

Une faculté de socialisation qui va les aider au quotidien. Dans le camp d'Auschwitz, rongé par le marché noir où un morceau de pain fait figure de monnaie de référence, les femmes troquent un

avec force détails ces pasta qui lui manquent tant.

Les femmes, elles, partagent des recettes, racontent comment elles aiment préparer tel ou tel plat. « 'Ah, si j'avais ne serait-ce que 2 œufs, je ferais ça', se disent-elles en s'échangeant des conseils », note Naama Shik. « A Ravensbrück, elles ont même écrit des livres de cuisine. A Auschwitz, il était quasiment impossible de se procurer du crayon et du papier, mais dans les camps de concentration, cela a parfois été plus facile. »

Si la faim est souvent venue hanter les cauchemars des survivants masculins - un plat appétissant qu'on présente et qui soudain disparaît, ou une table qui se casse et le repas est gâché - dans les rêves des rescapées féminines, c'est le manque d'hygiène qui vient avant tout perturber le sommeil.



Sélection au camp d'Auschwitz-Birkenau : femmes et enfants regroupés sur la rampe (Album d'Auschwitz)

Préoccupations de femmes

Pendant toute la durée de leur incarcération, les conditions d'hygiène sont particulièrement difficiles à vivre pour les femmes. Dans les camps, elles sont dans l'incapacité totale d'avoir une hygiène corporelle digne de ce nom. « On parle d'un monde où les toilettes sont un trou noir, sans papier. Les femmes sentent l'urine en permanence. Elles ont eu l'impression d'être étrangères à elles-mêmes, comme si ce n'était plus leur corps », note Naama Shik.

A Auschwitz, les femmes qui passent la sélection ont en général entre 16 et 40 ans – plus jeunes ou plus âgées elles sont considérées par les Allemands comme inaptes à travailler et donc envoyées directement à la mort. Celles qui ne sont pas promises à la mort sur-le-champ sont alors en âge de reproduire, et donc sujettes aux menstruations.

« Auschwitz va accueillir des Polonaises, passées par de longs internements en ghetto, mais aussi des détenues qui arrivent de Hongrie, Hollande, Grèce, après une période relativement courte d'internement. Leur corps a moins souffert et il est donc toujours régi par un cycle menstruel. Mais en général, en un laps de temps de deux semaines, plus aucune femme n'a ses menstruations dans les camps », précise Naama Shik, « cela s'explique par le choc psychologique qu'elles subissent et le changement d'alimentation ».

D'un côté, elles s'en félicitent, car une fois encore, dans cet univers concentrationnaire dépourvu de tout, il n'existe aucune sorte de protection périodique. Les femmes risquent la mort si du sang vient à s'écouler devant leurs kapos allemandes, particulièrement cruelles. Mais de l'autre, ces transformations les inquiètent. « Elles



Une prisonnière, à la libération, soutenue par du personnel paramédical

en parlent entre elles, se demandent si elles pourront être mères un jour », explique Naama Shik.

Quant à la souffrance des mères, elle est elle aussi à relever, comme l'avait souligné Serge Klarsfeld :

« La capacité de survie des mères déportées dont les enfants avaient été tués, fut plus réduite que celle des pères. »

La mère se caractérise par son instinct de protéger sa progéniture, sa volonté de la sauver coûte que coûte. Les rares photos des sélections montrent souvent les femmes tenir leurs enfants dans les bras, refusant pour la plupart de les quitter, préférant mourir à leurs côtés plutôt que d'échapper à la mort. Quand, à partir de 1944, les Allemands séparent de force mères et enfants, par besoins accrus en main d'œuvre féminine, beaucoup se suicideront.

Déshumanisées et privées de féminité

Autre point qui différencie les femmes des hommes : les cheveux. Dans les camps, tous les détenus sont rasés. Pour autant, les deux sexes sont inégaux devant la pratique. Naama Shik explique :

« La première fois, les hommes décrivent ne plus se sentir des êtres humains. Puis, ils vont s'habituer. Et verront même un certain avantage à être sans cheveux, ce qui leur épargne les poux. Pour les femmes, chaque passage sous la tondeuse les prive à nouveau de leur féminité. Non seulement elles ne se sentent plus des êtres humains, mais elles ne se sentent plus femmes. Et ne s'y habitueront jamais ».

La notion de féminité est un sujet clé chez les femmes. Avec les conditions d'internement et la privation de nourriture, le corps change, les femmes perdent leurs formes, leur poitrine. Là encore, les survivantes confient leur désarroi devant ces évolutions morphologiques. « A la libération, les femmes ressemblent à des garçonnetts de 10 ans », relève Naama Shik. En perdant leur corps de femme, elles n'ont plus aucun pouvoir de séduction. L'après les inquiète. Elles se demandent si elles pourront encore trouver grâce aux yeux d'un homme."

En contrepartie, les internées décrivent les femmes des SS qu'elles peuvent parfois apercevoir, comme d'une beauté extrême. « Pour elles dépourvues de formes, les os saillants et la peau grise, ces Allemandes propres, bien coiffées et bien habillées, sont tout simplement superbes. La notion est subjective. Dans les camps, le baromètre de la beauté est conditionné à la bonne santé et à la propreté. »

Pour autant, précise Naama Shik, il ne faut pas croire qu'il s'agit là du centre de leurs priorités : « Les femmes des camps pensaient avant tout à leur survie, à la faim, à leurs proches. Parfois, elles avaient devant elles quelques minutes de répit pour se laisser aller à des confidences, quand elles étaient confinées au Block plus tôt que d'habitude. Mais ce n'est pas ce qui caractérisait leur quotidien. La plupart du temps, elles étaient trop éprouvées ou affamées pour penser ou s'épancher. »

Les Témoins Silencieux

La valise de Daisy

En 2011, Yad Vashem lançait la campagne "Rassembler les fragments" - une opération destinée à encourager les survivants de la Shoah et leurs familles à confier à l'institution leurs objets datant de cette époque, pour les restaurer et les conserver pour la postérité. Car derrière chaque pièce ou document, les voix des témoins continuent de raconter leur histoire. Derrière chaque artefact, se cache une histoire, consignée par Yad Vashem, qui permet de retracer les parcours individuels des familles juives avant, pendant et après la folie nazie, et d'enseigner cette période sombre de l'histoire sous le prisme individuel.

A ce jour, quelque 285 000 articles ont été confiés à Yad Vashem, archivés avec les histoires qui les accompagnent et mis en ligne, pour beaucoup, sur le site Internet de Yad Vashem pour les rendre accessibles au plus grand nombre.

Parmi les objets récemment reçus, une valise, celle utilisée par Daisy Rubin lors de son évasion d'Allemagne à bord d'un des convois du Kindertransport, en 1939. A l'intérieur, des dizaines de documents originaux et des photographies détaillant la vie et la fuite de la famille de Daisy pour sortir de l'Allemagne contrôlée par les nazis, y compris des lettres, des journaux intimes et autres courriers officiels.



Une page du cahier de dédicaces de Daisy, 1935 : "Il s'agit de la seule preuve d'existence de ses camarades de classe".

Uniques preuves de vie

"Sans ces visas, nous aurions certainement tous péri dans la Shoah", a ainsi déclaré Bob Rubin, le frère de Daisy, installé à Londres depuis qu'il a fui l'Allemagne avec ses parents, à l'âge de deux ans. "Je ne peux pas imaginer à quel point cela a dû être difficile pour mes parents de laisser partir leur fille – sans la certitude de la retrouver un jour. Pour autant, nous avons eu de la chance. De nombreux enfants des Kindertransport n'ont jamais revu leurs parents."

Outre la valise, confiée à Yad Vashem par la fille de Daisy, Susan Herold, la famille a également fait don d'un livre d'autographes appartenant à Daisy, du temps où la fillette vivait encore en Allemagne. Sur les pages, des messages de ses camarades de classe, dont beaucoup n'ont pas survécu à la Shoah. "Tous ses amis et professeurs ont écrit un mot", note Susan Herold. "Pour certaines de ces fillettes, il s'agit de la seule preuve de leur existence. La plupart ont été assassinées sans laisser de trace. Leurs dédicaces dans ce livre d'autographes restent le seul témoignage de leur vivant."

Pour le docteur Haim Gertner, directeur des Archives de Yad Vashem, la campagne "Rassembler les fragments" est d'une importance cruciale, non seulement de par sa dimension éducative et commémorative, "mais aussi, en raison du sentiment d'urgence qui nous anime, car ces objets fragiles sont sérieusement menacés de détérioration, en particulier lorsqu'ils sont gardés dans des maisons privées". Tel est précisément l'objectif du nouveau complexe patrimonial des collections de la Shoah, actuellement en construction sur le site de Yad Vashem : permettre la restauration et la conservation de ces objets, selon des techniques à la pointe de la technologie mises en place par des équipes de professionnels.

Depuis le début de cette campagne lancée en 2011 avec le soutien du ministère de Jérusalem et du Patrimoine, 12 600 personnes ont fait don de 284 400 articles, dont 166 800 documents, 108 000 photographies, 5 000 objets, 753 œuvres d'art et 191 films originaux



La valise utilisée par Daisy Rubin, lors de son départ de Berlin pour l'Angleterre, en 1939. Collection d'objets de Yad Vashem. Avec l'aimable autorisation de Susan Herold, Raanana, Israël

La plupart des documents appartenait à ses parents, Samson et Ettel Rubin, qui avaient quitté l'Autriche pour emménager à Berlin en 1932. Mais suite au pogrom de la nuit de Cristal en novembre 1938, et à la lumière du climat de plus en plus antisémite, ils s'étaient mis en quête de trouver des moyens de quitter l'Allemagne.

Quelques mois plus tard, en juin 1939, ils obtiennent la permission d'envoyer Daisy à Londres, par un Kindertransport. Peu après, ils reçoivent des visas et partent à leur tour pour l'Angleterre - 25 jours précisément avant le début de la Seconde Guerre mondiale. A l'exception de l'un des frères d'Ettel parti pour la Palestine mandataire avant la guerre, toute la famille élargie a été assassinée pendant la Shoah.

Nouvelle exposition itinérante de Yad Vashem en Europe : Survivants, les visages de la vie après la Shoah



L'exposition propose les portraits – et messages – de 75 rescapés de la Shoah. (Jochen Tack/Stiftung Zollverein)

Le 21 janvier 2020, une nouvelle exposition intitulée *Survivants : les visages de la vie après la Shoah* s'est ouverte au Musée de la Ruhr à Essen, en Allemagne, en présence de la chancelière allemande Angela Merkel. Cette initiative commémorative est le fruit d'une coopération entre Yad Vashem et la Fondation allemande pour l'art et la culture de Bonn. Le photographe portraitiste maintes fois récompensé, Martin Schoeller, y présente 75 portraits de survivants de la Shoah vivant en Israël, à l'occasion du 75^e anniversaire de la libération d'Auschwitz.

Né en Allemagne, Schoeller est l'un des photographes contemporains les plus éminents au monde. Sa marque de fabrique : photographier tous ses sujets – connus ou anonymes – sans artifice, en gros plan, sous un éclairage spécial. Et dans le cas présent, le résultat est saisissant : des portraits fascinants qui capturent les visages de ces hommes et femmes juifs, altérés par les atrocités de la Shoah. Chaque photo dévoile un panel d'émotions qu'aucun mot n'aurait pu traduire. Chaque portrait, plus grand que nature et présenté dans les moindres détails, offre au visiteur un pan d'histoire personnelle, et collective.

Pour Schoeller, ce projet est un formidable outil pour lutter contre la haine et la montée de l'antisémitisme : "Quand on grandit en Allemagne, on a l'impression d'avoir étudié la Shoah à chaque année scolaire", explique-t-il. "J'ai grandi avec cet incroyable sentiment de culpabilité et de choc, ce qui m'a amené à remettre en question ma propre identité. Comment des gens de mon pays ont-ils pu commettre ces crimes horribles ? Je pense que tout individu porte la responsabilité de son histoire. Si chacun essayait d'en tirer des leçons, afin d'améliorer la société, c'est ce qui pourrait nous faire avancer en tant qu'êtres humains."

Les portraits s'accompagnent de messages des survivants pour les générations à venir. Des messages de décence et de dignité humaine, pétris de foi et d'amour d'autrui, qui encouragent à faire évoluer le monde et à donner un sens à la vie.

Dans le cadre de ce projet, initié par le président des Amis allemands de Yad Vashem, Kai Diekmann, les 75 portraits ont été rassemblés et compilés dans un livre publié par Steidl Press.

Président du Comité Directeur : Avner Shalev

Directeur Général : Dorit Novak

Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau

Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad,
Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l

Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat

Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer

Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg

Editrice associée du Magazine Yad Vashem : Leah Goldstein

Directeur des Relations Internationales : Shaya Ben Yehuda

Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross

Editeurs associés : Nathalie Blau, Sylvie Topiol

Participations : Maïa Nacache, Corinne Melloul

Photographies : Itzhik Harari, Erez Lichtfeld

Conception graphique : Studio Yad Vashem

Publication : Yohanan Lutfi

Photo de couverture :

5e Forum international sur la Shoah à Yad Vashem.

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
POB 3477 – 91034 Jérusalem – Israël
Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité Français pour Yad Vashem
33 rue Navier – 75017 Paris – France
Tel : +33.1.47209957, Fax : +33.1.47209557
Email : yadvashem.france@wanadoo.fr

Association des Amis Suisses de Yad Vashem
CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland
Tel : +41.22.8173688, Fax : +41.22.8173606 | Email : jhg@noga.ch

L'exposition se visite à Essen (Allemagne) jusqu'au 26 avril, avant de voyager dans des musées d'Europe ou du reste du monde. Kai Diekmann a souligné le puissant impact de cette initiative : "Ces portraits poignants nous exhortent à toujours rester vigilants et font office à la fois de monument commémoratif et de rappel à l'ordre pour étudier les leçons de l'histoire."

Yad Vashem a besoin de votre soutien !



Vous serez peut-être surpris d'apprendre que seul un tiers du financement de Yad Vashem vient de l'État d'Israël, ce qui signifie que 65% du budget annuel de Yad Vashem est tributaire des dons.

Yad Vashem a besoin de votre soutien !

Pour que Yad Vashem soit accessible à tout le monde, les visiteurs ne paient aucun frais d'entrée. Nous avons donc besoin de votre soutien pour maintenir les portes du Musée d'histoire de la Shoah et tous les autres sites du campus de Yad Vashem ouverts au public, afin qu'il puisse voir les expositions et vivre une expérience unique dans l'atmosphère si particulière du Mont du Souvenir.

Nous avons besoin de votre soutien pour permettre aux étudiants et aux éducateurs d'Israël et du monde entier de participer aux séminaires que Yad Vashem organise dans son École internationale pour l'étude de la Shoah. Ils sont les futurs gardiens de la mémoire de la Shoah, nos ambassadeurs pour les générations à venir.

Nous avons besoin de votre soutien pour continuer le développement du site Internet de Yad Vashem en tant que source d'informations sur la Shoah la plus importante dans le monde. Nous avons besoin de votre soutien pour mettre en ligne le fonds d'Archives de Yad Vashem afin qu'il soit disponible pour les élèves, les enseignants et les historiens qui peuvent ainsi avoir accès à une documentation originale d'une richesse incomparable.

Nous avons besoin de votre soutien afin de rester le symbole unificateur pour la continuité juive et la tolérance universelle, comme une balise d'avertissement contre l'antisémitisme, la haine et les génocides à travers le monde.

La responsabilité de se souvenir des six millions de Juifs assassinés durant la Shoah n'est pas seulement celle des survivants ; elle doit être assumée par nous tous.

Nous avons besoin de votre soutien pour aider Yad Vashem dans sa mission :

Se souvenir du passé pour forger l'avenir !

Pour soutenir Yad Vashem dans le cadre de ses activités vous pouvez contacter :

Mme Miry Gross, Directrice des relations avec les pays francophones

Yad Vashem POB 3477 Jérusalem 91034 | Tel : 972-2-6443424 | E. mail : miry.gross@yadvashem.org.il

**“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance”
(Baal Shem Tov)**